L'amplification, ou l'âme de la rhétorique. Présentation générale

Stéphane Macé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/364>
DOI : 10.4000/rhetorique.364
ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-292-9

Référence électronique

Stéphane Macé, « L'amplification, ou l'âme de la rhétorique. Présentation générale », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 05 décembre 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/364> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.364>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'amplification, ou l'âme de la rhétorique. Présentation générale¹

Stéphane Macé

- 1 Le titre retenu pour cette présentation générale pourra, de prime abord, ressembler à une facilité : on est souvent tenté, lorsqu'on a travaillé longtemps sur un sujet, de tout entrevoir à travers ce prisme particulier au point de s'en exagérer l'importance, de façon consciente ou inconsciente. Je me dédouanerais donc d'emblée de ce reproche en signalant que je ne suis pas moi-même l'auteur de cette formule, que j'emprunte à Olivier Reboul : l'amplification « n'est ni un argument, ni une figure : elle est l'âme de la rhétorique² ». L'âme, c'est-à-dire quelque chose d'absolument essentiel, mais en même temps d'assez insaisissable.
- 2 Si l'amplification est inséparable de l'entreprise rhétorique, elle le doit aux rapports étroits qu'elle entretient naturellement avec les *lieux* du plus et du moins, du grand et du petit, qui comptent parmi les plus importants dès lors qu'il s'agit de persuader autrui : toute entreprise de persuasion joue en effet sur des représentations mentales, sur des proportions. Le juge doit être convaincu de la monstruosité d'un crime que le réquisitoire s'ingéniera à présenter comme hors-norme ; on conseillera les « politiques » en leur montrant qu'ils minimisent certains dangers, ou au contraire qu'ils s'en font une image démesurée ; louer le Prince consistera à l'installer durablement, par le discours, à la place éminente qui lui revient. Aucun des trois grands genres oratoires (judiciaire, délibératif, épideictique) n'échappe donc radicalement à l'emprise de l'amplification.
- 3 Mais l'amplification est aussi insaisissable, parce que tous les auteurs de traités ne lui ont pas accordé la même place ni le même statut : la lecture des rhéteurs latins est sensiblement différente de celle des auteurs grecs, certains théoriciens lui consacrent des dizaines de pages — comme Louis de Grenade, qui fera l'objet de la partie « Atelier » de ce numéro — quand d'autres n'en disent pas un mot, certains la décrivent comme un ressort de l'invention quand d'autres la font dépendre de l'élocution. Plus encore, le terme, couramment utilisé encore aux siècles classiques dans son acception technique, semble aujourd'hui avoir changé de signe : passé dans le langage courant, réutilisé dans

le domaine de la narratologie dans un sens technique différent de celui que lui prêtent les rhéteurs³, il semble devenu un équivalent de la *copia* ou de la *dilatatio*. Cela ne correspond pourtant que très imparfaitement et très partiellement à la lecture de Quintilien, le théoricien ancien le plus précis sur le sujet. Enfin, l'amplification entretient des liens directs avec d'autres notions importantes de l'art oratoire, avec lesquels il est aisé de la confondre (tel est par exemple le cas de l'hyperbole, mais nous verrons que les frontières avec l'énumération ou l'hypotypose sont également poreuses). Tout cela contribue à brouiller la lecture que nous pouvons avoir de ce procédé : aussi l'exposé qui suit se contentera-t-il d'esquisser quelques lignes de force, sans prétendre démêler complètement un écheveau aussi nouveau.

1. L'âme damnée

- 4 Dans le combat qui les oppose aux sophistes, certains philosophes n'ont pas de mots assez durs à l'encontre de la rhétorique : cette discipline, présentée comme mensongère, est accusée de travestir la vérité des choses et de détourner les esprits de la vérité. L'art oratoire, que Platon assimile de façon méprisante à un ensemble de recettes de cuisine⁴, serait un art d'illusionniste qui fausserait la juste perception que nous pouvons avoir des choses en les présentant à travers un prisme déformant.
- 5 La condamnation platonicienne de la rhétorique inclut évidemment celle de l'amplification. C'est le fameux passage du *Phèdre* (267a) : les sophistes Tisias et Gorgias « ont découvert que le vraisemblable est bien supérieur au vrai [et] par la force de leur parole, [ils] font paraître grand ce qui est petit et petit ce qui est grand [...] »⁵. Or, « faire paraître grand », ou « faire grand », rend en deux mots *amplificatio*, puisque *amplus* en latin a pour synonymes *magnus* ou *grandis*. Ce mot de Platon s'inscrit lui-même dans une longue histoire, que synthétise d'une phrase Plutarque. Selon celui-ci, Isocrate aurait répondu, à qui lui demandait une définition de la rhétorique : « C'est l'art de rendre grand ce qui est petit et petit ce qui est grand »⁶. La formule grecque, *ta mikra megala poiein*, littéralement « faire grand », remonte aux sophistes, et à Isocrate lui-même⁷. L'amplification en vient ainsi à résumer toute la rhétorique. On notera d'emblée qu'il s'agit non pas de faire long, mais grand. L'enjeu est la grandeur, ou si l'on préfère l'importance.
- 6 La formule du *Phèdre* se retrouve dans les *Essais* de Montaigne, à l'incipit du chapitre « De la vanité des paroles ». Montaigne illustre exemplairement la critique platonicienne de la rhétorique, avec une comparaison elle aussi très célèbre :

[A] Un Rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, de choses petites les faire paroistre et trouver grandes. [B] C'est un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. [A] On luy eut faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongere. [B] Et croy que Archidamus, qui en estoit Roy, n'ouit pas sans estonnement la responce de Thucididez, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles ou luy : Cela, fit-il, seroit mal-aysé à verifïer ; car, quand je l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceux qui l'ont veu qu'il n'est pas tombé, et le gaigne. [A] Ceux qui masquent et fardent les femmes, font moins de mal ; car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur nature ; là où ceux-cy font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre jugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses⁸.
- 7 L'exemple du cordonnier et de la chaussure disproportionnée au pied provient vraisemblablement de Plutarque, qui attribue ce bon mot au roi de Sparte Agésilas⁹

(même si certains auteurs préfèrent alléguer comme source Isocrate). Quelle que soit son origine, il est invariablement repris par les adversaires comme par les défenseurs de l'art oratoire : il apparaît ainsi sous la plume de Jean de Wepy, de La Mothe Le Vayer ou du P. Domenico Colonia¹⁰. Ces échos nombreux ne sont évidemment pas anodins : à travers l'amplification, qui « corrom[pt] l'essence des choses », c'est la rhétorique tout entière qui est visée. Que l'on choisisse de rejoindre ses détracteurs ou au contraire de la défendre, on ne pourra pas ignorer cette attaque frontale. Il n'est d'ailleurs pas indifférent que la paternité de cette image du mauvais cordonnier soit attribuée à un Lacédémonien — on connaît la défiance de la cité guerrière à l'égard de la pratique du verbe — et que Montaigne, qui affiche en permanence son appartenance aristocratique, s'en fasse le relais moderne : la rhétorique est une parole apprêtée, codifiée et donc suspecte, qui s'oppose au « parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche » (Essais, I, 26, p. 171). Avec ses négligences aristocratiques, le style « soldatesque » est aussi un style de la vérité, un style de philosophe.

2. Vers une possible rédemption : corriger, et non travestir

- 8 Pour soustraire l'amplification (et à travers elle la rhétorique tout entière) à ce mauvais procès, on peut envisager deux biais. Le premier, bien connu, consiste à insister sur la probité morale de l'orateur. Cette réponse, déjà présente en germe chez Aristote, qui entend dissocier la rhétorique, comme discipline, de l'usage bon ou mauvais que l'on peut en faire, trouve un écho célèbre dans la formule attribuée à Caton, faisant de l'orateur un « *vir bonus dicendi peritus* » : être habile à bien dire ne suffit plus, il faut encore dire le bien. Ce principe général ne règle pourtant en rien, techniquement, la question de la *juste* grandeur et du possible travestissement de la réalité des choses.
- 9 Le second biais consiste donc à prouver que l'amplification, procédé emblématique de la discipline tout entière, n'est pas maîtresse d'illusion mais au contraire *rétablit* la vérité des choses. Le jésuite Domenico Colonia, auteur d'un manuel de rhétorique maintes fois réédité, s'empresse ainsi de dénoncer l'inanité de la critique formulée par les philosophes. Après avoir repris la fameuse image du mauvais cordonnier, il prend l'exact contre-pied des adversaires de l'art oratoire :

Elle me semble tout à fait absurde et ridicule, la démarche de ceux qui, interprétant incorrectement les propos d'Isocrate¹¹, proposent de l'amplification la définition suivante : l'amplification, disent-ils, est un discours qui rend [*facit*] les petites choses grandes, ou pour mieux dire, qui rehausse par les mots des choses peu considérables et les élève au statut de grandes¹².
- 10 En d'autres termes, l'amplification ne *rend* pas les petites choses grandes : elle rétablit dans leur juste grandeur des choses véritablement grandes, mais qui ont été faussement perçues comme petites. Colonia cite ensuite avec éloge la définition de l'amplification que propose Cicéron dans les *Partitiones oratoriae* : « *Amplificatio est gravior quædam affirmatio, quæ motu animorum conciliat in dicendo fidem* » (l'amplification est une sorte d'affirmation de plus de poids, qui rend le discours convaincant en jouant sur les passions¹³). Cette phrase est extrêmement célèbre, sans doute en raison de sa brièveté : Quintilien est plus disert que Cicéron et beaucoup plus précis dans sa nomenclature et sa lecture des sous-catégories de l'amplification, mais il ne propose nulle part une définition aussi resserrée et en même temps aussi englobante. C'est donc

Cicéron que reprennent invariablement les traités théoriques de la modernité lorsqu'ils ont besoin de proposer une description efficace et économique dans sa formulation. Il semble important de ne pas édulcorer la métaphore adjectivale du *poids* (« *gravior* »), qui résume à elle seule l'essentiel du programme rhétorique de l'amplification.

- 11 Colonia s'emploie d'ailleurs à expliciter l'adjectif *gravior* de la définition cicéronienne :

Que veulent donc dire ces mots : « une sorte d'affirmation de plus de poids » ?

Réponse : Cette affirmation de très grand poids, dont il s'agit ici, n'est rien d'autre qu'un genre de parler assez véhément et abondant, par lequel nous donnons à voir ou bien la dignité et grandeur [*dignitas, amplitudo*] de la chose, ou bien son indignité et atrocité, et nous la donnons à voir de telle sorte, par le poids [*pondus*] des mots et par l'énumération des circonstances, que cela ne passe pas inaperçu de l'esprit et des oreilles de l'auditoire ; ce qui est le cas, quand nous évoquons quelque chose de façon légère et rapide ; mais ici nous donnons à voir de telle sorte que cela frappe les esprits, bouleverse les sentiments, et pénètre profondément dans la mémoire des auditeurs¹⁴.

- 12 En termes de poids, il faut considérer que l'auditoire ou l'interlocuteur ont minimisé l'importance d'un fait, la grandeur d'une personne : l'amplification vient donc faire *contrepois* et souligner l'importance de ce fait, la grandeur de cette personne, leur poids ou « gravité » (*gravior*). Il s'agit de rétablir une juste proportion, qui a été faussée par une erreur *préalable*. On ne peut comprendre la théorie classique de l'amplification si l'on ne perçoit pas ce mécanisme de correction, de balancier. Par exemple, la « juste grandeur » des vérités divines (par principe difficilement contestable), altérée par les pécheurs, les athées ou les libertins, est rétablie par les paroles du prédicateur, qui agrandit ce qui a été préalablement diminué — la diminution ou *attenuatio* étant l'inverse de l'amplification :

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées : diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle ; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche ; diminuées dans leur majesté parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous : ces grands astres ne sont qu'un petit point ; tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages de nos ignorances et de nos opinions anticipées ! *Diminutæ sunt veritates*¹⁵.

- 13 Fidèle disciple des maîtres de rhétorique, Bossuet retrouve tout naturellement ici le lexique technique spécialisé de l'amplification : le participe « diminué » signale la dégradation préalable des vérités divines par les adversaires de la foi, tandis que les figures de répétition (l'anadiplose et surtout l'anaphore) soulignent de façon très spectaculaire la logique antithétique d'amplification.
- 14 Dès lors, l'amplification et la rhétorique semblent dédouanées de tous les reproches que l'on pouvait leur adresser sur le terrain de la morale : elles deviennent au contraire les instruments privilégiés de la vérité en corrigeant les erreurs, conscientes ou inconscientes, qui ont été préalablement commises. Par conséquent, l'amplification et le procédé symétrique de l'atténuation doivent être compris selon une logique foncièrement binaire, comme un mécanisme de compensation (et donc de réaction) : il ne s'agit pas de créer, mais au contraire de dissiper une illusion.
- 15 Prenons un autre exemple pour nous en convaincre, toujours chez Bossuet. Dans le *Panegyrique de saint François de Sales*, le prédicateur renvoie dos à dos les païens qui, faute de comprendre le mystère de l'Incarnation, raillent la vulnérabilité de Dieu fait homme, et les sectes chrétiennes schismatiques qui, croyant bien faire, ont tenté de

dissimuler cette même vulnérabilité. Les premiers *exagèrent, soulignent, amplifient* ce qu'ils considèrent comme une faiblesse, et il appartiendra au prédicateur d'*atténuer* ce qu'ils ont amplifié ; les secondes *minimisent, atténuent, diminuent* cette faiblesse, et le prédicateur devra alors l'*amplifier, la souligner, l'exagérer* (au sens technique du terme). Il convient donc d'adapter la réponse à la nature de l'erreur. Ce double effet de correction et de compensation permettra alors à la vraie foi de trouver le bon équilibre – d'autant plus précaire que celui-ci relève d'un paradoxe fondamental, conformément à la doctrine (d'inspiration paulinienne¹⁶) de la « folie de la croix » :

Après eux sont venus d'autres hommes, que l'on appelait dans l'Eglise Manichéens et Marcionites, tous feignant d'être chrétiens ; qui, trop émus des invectives sanglantes des Gentils contre le Fils de Dieu, l'ont voulu mettre à couvert des moqueries de ces idolâtres, mais d'une manière tout à fait contraire aux desseins de la bonté divine sur nous. Ces faiblesses de notre Dieu, *pusillitates Dei*¹⁷, comme les appelait un ancien, leur ont semblé trop honteuses pour les avouer franchement. Au lieu que les Gentils les *exagéraient* [nous soulignons] pour en faire une pièce de raillerie, ceux-ci au contraire tâchaient de les dissimuler, travaillant vainement à *diminuer* [nous soulignons] quelque chose des opprobres de l'Evangile, si utiles pour notre salut. Ils ont cru, avec les Gentils et les Juifs, qu'il était indigne d'un Dieu de prendre une chair comme la nôtre, et de se soumettre à tant de souffrances ; et, pour excuser ces bassesses, ils ont soutenu que son corps était imaginaire, et par conséquent que sa Nativité, et ensuite sa Passion et sa mort étaient fantastiques et illusoires : en un mot, à les en croire, toute sa vie n'était qu'une représentation sans réalité. Sans doute les vérités de Jésus ont été un scandale à ces hérétiques, puisqu'ils ont fait un fantôme du sujet de nos espérances : ils ont voulu être trop sages, et par ce moyen ont détruit selon leur pouvoir « le déshonneur nécessaire de notre foi » : *Necessarium dedecus fidei*, dit le grave Tertullien¹⁸.

Mais les vrais serviteurs de Jésus-Christ n'ont point eu de ces délicatesses, ni de ces vaines complaisances. Ils se sont bien gardés de croire les choses à demi, ni de rougir de l'ignominie de leur Maître : ils n'ont point craint de faire éclater par toute la terre le scandale et la folie de la croix *dans toute leur étendue* [nous soulignons] : ils ont prédit aux Gentils que cette folie détruirait leur sagesse¹⁹.

- 16 L'expression finale « dans toute leur étendue » est ici l'équivalent de ce qu'était, dans la précédente citation, la « juste grandeur » : la vérité, rétablie dans ses droits, peut s'afficher au grand jour (et on garde trace du mouvement d'amplification qui a permis cette réhabilitation).

3. Le statut de l'amplification

- 17 Si ce mécanisme binaire de compensation est relativement clair, les points de vue semblent beaucoup moins unanimes quant au statut de l'amplification. La position la plus classique, depuis Aristote, consiste à faire dépendre ce procédé de l'invention, cette première « partie de l'art oratoire », c'est-à-dire la première étape de la mise en œuvre d'un discours oratoire. Pourtant, l'amplification n'est pas une preuve – en tout cas pas selon notre acception moderne : elle vient à *l'appui de la preuve* et permet de donner plus d'efficacité aux arguments avancés. Sa complémentarité avec les preuves logiques est particulièrement manifeste : on démontre d'abord par des arguments rationnels (raisonnements déductifs : syllogisme, enthymème, sorite ; raisonnements inductifs : exemple historique, apophtegme, fable...) ce sur quoi on pourra ensuite insister grâce à l'amplification ; certains textes théoriques (notamment la *Rhétorique* à *Herennius* ou, chez les modernes, Charles Vialart) mettent surtout en évidence le lien

que ce procédé peut entretenir avec les lieux. Vialart exploite ainsi de façon très suggestive la métaphore du luth :

O qu'il me semble que l'Eloquence a de rapport avec un instrument de musique. Car n'est-il pas vray que si cet instrument sert à exprimer quelque air avec une douce harmonie d'accords ; l'usage de l'Eloquence est de faire entendre quelque verité avec une agreable cadence de paroles : & puis tous deux charment egaleement l'oreille & l'esprit. Aussi que nous voulurent représenter les Poëtes par la Lyre d'Orphée, comme je vous ay desja dit[,] que l'Eloquence, dont il captivoit les hommes les plus brutaux ? A dire vray, c'est un instrument qui a dix cordes, je veux dire dix principes, d'où on tire des raisons pour amplifier & pour persuader ce que l'on desire. Ces dix principes sont la Definition du sujet dont il se traite, le Nom qu'il porte, les autres Noms qui sont dérivés du mesme principe, & dont la terminaison est seulement differente, le denombrement de ses Parties, le Genre & l'Espece sous lesquels il est contenu, ses Causes, ses Effects, ses Circonstances, ce qui le Precede ou qui le Suit, ce qui a de la Contrariété avec lui, ou bien ce qui lui est semblable²⁰.

- 18 On retrouve ici, par l'image, l'idée que l'amplification puisse être en quelque sorte « l'âme de la rhétorique » et puisse être emblématique de la discipline tout entière (le corps de l'instrument en constitue la part principale), tout en restant insaisissable : si l'on suit la logique métaphorique, ce sont les cordes (les lieux) qui sont au principe des sons (c'est-à-dire de l'argumentation logique). Le bois de l'instrument permet à la mélodie de s'épanouir et de résonner, mais ne la crée pas à proprement parler.

- 19 Cicéron, sans nier ce lien fondamental entre l'amplification et l'invention, s'intéresse surtout au procédé du point de vue de la disposition :

Quant à l'amplification, bien qu'elle ait sa place propre, souvent au commencement, presque toujours à la fin, on doit l'employer aussi dans tout le corps du discours, surtout à l'appui des preuves et des réfutations. Voilà pourquoi elle aussi est un puissant moyen de convaincre ; en effet l'amplification est comme une argumentation passionnée ; l'argumentation instruit, l'amplification émeut.²¹

- 20 De façon plus significative encore, la définition synthétique dont nous avons fait mention plus haut intervient au § 53 des *Partitiones oratoriae*, c'est-à-dire dans un développement consacré à la péroration : Cicéron rappelle que la conclusion du discours comprend classiquement deux parties, l'amplification et l'énumération. On récapitule l'ensemble des arguments utilisés dans le corps du discours et on a recours à l'amplification pour émouvoir l'auditoire : le rhéteur établit ainsi une connexion très nette entre ce procédé de soulignement et la rhétorique des passions, considérée par Aristote comme le plus efficace des moyens de persuasion. En ce sens, l'amplification est aussi une preuve (si l'on admet que la preuve ne recouvre pas uniquement l'argumentation logique, mais inclut aussi, conformément à la théorie déjà présente chez Aristote, la preuve éthique et la preuve pathétique), mais elle vient seulement à l'appui de ce qui a déjà été démontré par des moyens rationnels. Cicéron n'exclut pas que l'amplification puisse trouver place à d'autres moments du discours²², mais la péroration reste son espace de prédilection : au moment où l'orateur prend congé de son auditoire, il est somme toute logique qu'il emploie les ressources les plus efficaces de son art.

- 21 Quintilien, qui est le premier à consacrer à l'amplification un chapitre autonome, marque un infléchissement décisif dans la théorie du procédé : son exposé intervient au chapitre VIII, 4 de l'*Institution oratoire*, c'est à dire avant les développements dévolus aux figures de pensée. En toute logique, on doit considérer que l'amplification se

rattache aux problématiques de l'ornement, dont il est traité au début du livre VIII, mais qu'elle n'est pas à proprement parler une figure : le chapitre se conclut d'ailleurs (§ 29) sur une distinction entre l'hyperbole, explicitement reléguée au statut de trope, et l'amplification, appréhendée comme un procédé beaucoup plus englobant. Il reste que Quintilien marque une étape décisive en rendant beaucoup plus manifestes les liens qui unissent l'amplification à la théorie de l'*elocutio*. La dernière marche est franchie par Furetière, qui considère explicitement l'amplification comme une figure à part entière : « Amplification : subst. fem. Figure de Rhétorique par laquelle on aggrave un crime, on augmente une louange, on étend une narration. » C'est cette lecture qui semble encore prévaloir aujourd'hui, et Georges Molinié décrit à son tour l'amplification comme une « figure macrostructurale générique²³ ».

- 22 On pourrait donc penser que la théorie de l'amplification connaîtrait une évolution globalement linéaire, historiquement repérable : elle serait ainsi d'abord rattachée à l'invention, avant d'être étudiée sous l'angle de la disposition, et basculerait ensuite décisivement du côté de l'élocution, voire de la théorie des figures. Rien n'est moins sûr : il suffit de se reporter à l'extrait de la *Rhétorique de l'Église* de Louis de Grenade figurant dans la présente livraison d'*Exercices de Rhétorique* pour comprendre que les choses sont infiniment plus complexes. L'auteur commence par rappeler l'articulation fondamentale entre l'amplification et l'invention — à laquelle il ne renonce nullement — mais reprend pourtant ensuite (chapitre VII) les sous-catégories de Quintilien. À cela s'ajoutent des sources transversales (notamment le *De copia* d'Érasme) qui infléchissent la lecture du côté de la lecture « quantitative » du procédé.
- 23 L'écheveau devient encore plus noueux lorsque l'on prend en compte l'apport décisif du *Traité du Sublime* de Longin, qui connut en France, grâce à Boileau, la fortune critique que l'on sait. Après avoir souligné au chapitre IX le lien fondamental qui unit l'amplification à l'expression du grand et du sublime (« [...] si vous ostez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous luy arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps²⁴ »), Longin creuse au chapitre X la différence entre ces deux notions en insistant sur les aspects « quantitatifs » du procédé :

L'Amplification, disent-ils, est un Discours qui augmente & agrandit les choses. Car cette définition peut convenir tout de mesme au Sublime, au Pathétique & aux Figures : puis qu'elles donnent toutes au Discours je ne sçay quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premierement le Sublime consiste dans la hauteur & l'élevation : au lieu que l'Amplification consiste aussi dans la multitude des paroles ; c'est pourquoy le Sublime se trouve quelquefois dans une simple pensée : mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe et dans l'abondance. L'Amplification, donc, pour en donner ici une idée generale, est un Accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulieres des choses, & de tous les Lieux de l'Oraison, qui remplit le Discours, & le fortifie, en appuiant sur ce qu'on a déjà dit. Ainsi elle differe de la Preuve, en ce qu'on employe celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'Amplification ne sert qu'à estendre et à exager²⁵.

- 24 On ne saurait sous-estimer le rôle qu'a pu jouer ce texte (et la fameuse traduction de Boileau) dans l'infléchissement très net de notre lecture de l'amplification, qui s'est progressivement détachée, au moins partiellement, du système élaboré par les rhétoriques latines pour privilégier une lecture essentiellement « quantitative » du procédé. Pour étudier les points de convergence entre ces deux modèles théoriques, il semble nécessaire de faire retour aux sous-catégories proposées par Quintilien (et déjà, de façon plus embryonnaire, par Cicéron).

4. L'amplification comme système

- 25 Dans le système latin de l'amplification, on peut tout d'abord distinguer entre deux catégories principales : l'*amplificatio verborum*, isolable sur des éléments très précis du discours (réalisations lexicales ou figures microstructurales — si l'on reprend la terminologie commode de Georges Molinié), et l'*amplificatio rerum*, qui se déploie dans un contexte plus large. Cette bipartition, qui figure déjà chez Cicéron (« *Ea et verborum genere conficitur et rerum*²⁶ »), est reprise par Quintilien, puis par la plupart des théoriciens d'Ancien Régime qui parfois complètent ou aménagent la nomenclature du second.
- 26 De ce point de vue, le célèbre manuel du P. Domenico Colonia²⁷ est tout à fait exemplaire : comme nous l'avons rappelé plus haut, il reprend la définition canonique des *Divisions de l'art oratoire* de Cicéron, concise et efficace, mais il emprunte ensuite à Quintilien son système très précis de sous-catégories, qu'il affine simplement de façon marginale. Si l'on schématise sa pensée, on obtient le tableau synoptique suivant :

AMPLIFICATIO VERBORUM

Métaphore

Hyperbole (*amplificatio per verba superlata*)

Synonymes

Épithète et apposition

Utilisation de mots de plus de poids et plus majestueux

Périphrase

Répétition

AMPLIFICATIO RERUM

A. *Per congeriem* [par accumulation]

Definitionum

Adjunctorum [les adjoints : les circonstances liées au temps, au lieu et à la personne]

Partium

Causarum et effectuum

Consequentium

B. *Per comparisonem*

C. *Per incrementum* [i.e. par gradation]

D. *Per ratiocinationem* [i.e. par raisonnement (indirect)]

- 27 Selon ce système de lecture, l'amplification n'est pas nécessairement un procédé « bavard », entraînant mécaniquement une augmentation du matériel lexical : les différents procédés de l'*amplificatio verborum* sont typiquement supportés par des unités ou des ensembles lexicaux très resserrés, et on ne peut parler d'amplification qu'en raison d'un effet manifeste de *soulignement*. Même dans le cadre de l'*amplificatio rerum*, toutes les sous-catégories ne sont pas susceptibles d'un développement phrastique

spectaculaire : l'amplification par comparaison ou l'amplification par raisonnement peuvent parfaitement être relativement concentrées. « L'accroissement des paroles » dont parle Longin ne correspond en fait chez Quintilien qu'à une minorité de catégories : l'amplification par accumulation (*per congeriem*) — qui connaît de nombreuses subdivisions — et, dans une moindre mesure, l'amplification par gradation (*per incrementum*). Mais il faut bien prendre conscience que cette dilatation de la phrase n'est pas véritablement conçue comme un but en soi, mais plutôt comme un effet collatéral : l'objectif principal reste bien de *souligner l'importance* de quelque chose, que cela entraîne ou non un développement quantitatif.

a) *L'amplificatio verborum* (1) : réalisations lexicales et/ou syntaxiques

- 28 Les théoriciens des siècles classiques accordent une attention assez inégale à l'*amplificatio verborum*. Dans ses réalisations lexicales et/ou syntaxiques, il s'agit d'une catégorie relativement simple à appréhender, qui est la plupart du temps simplement mentionnée pour mémoire, souvent à partir des mêmes exemples invariablement repris de Cicéron ou Quintilien. Seuls quelques théoriciens, comme le P. Jouvancy²⁸, prennent la peine de dresser des listes de substantifs ou d'adjectifs particulièrement appropriés à cet effort :

Adjectiva ad laudem pertinentia. [Adjectifs pour l'éloge]

Admirabilis, augustus, amabilis, beatus, bonus, carus, constans, desiderabilis, divinus, doctus, dulcis, faustus, fortis, gloriosus, gratus, honestus, honoratus, illustris, innocens, justus, laudabilis, magnificus, nobilis, perfectus, pius, potens, præclarus, rarus, sacre, salubris, sanctus, sapiens, splendidus, sublimis, tranquillus, verus, vigilans, utilis.

Substantiva laudis. [Substantifs pour l'éloge]

Astrum, cælum, cor, decus, agnus, consolatio, corona, flos, lux, pax, præmium, quies, Rex, regnum, religio, salus, sceptrum, sol, templum, thesaurus, victoria, vita.

Adjectiva vituperii. [Adjectifs pour le blâme]

Arrogans, asper, atrox, austerus, barbarus, caducus, cæcus, callidus, captivus, contagiosus, contemptus, corruptus, crudelis, damnosus, deformis, demens, deplorandus, desperatus, durus, egens, fallax, ferreus, ferox, flagitiosus, fœdus, foetidus, funestus, furax, furiosus, horridus, ignarus, ignavus, improbus, imprudens, impurus, inanis, incommodus, infamis, infaustus, infidelis, ingratus, injustus, insidiosus, insolens, intemperans, intolerabilis, inutilis, lethifer, malus, miser, molestus, mutabilis, nocens, obscurus, odiosus, periculosus, rebellis, rudis, sacrilegus, severus, sordidus, stupidus, temerarius, turpis, vanus, vilis.

Substantiva vituperii. [Substantifs pour le blâme]

Bellum, cadaver, calamitas, carcer, catena, cænum, crimen, dæmon, damnum, dedecus, dolor, fæx, fames, fel, fœditas, insidiæ, morbus, mors, odium, seditio, serpens, servitus, spinæ, strages, stultitia, tyrannus.

- 29 Sous les espèces de la louange ou du blâme, ces listes ont pour horizon le genre épictique, celui auquel on associe sans doute le plus spontanément l'amplification. Toutefois, ce procédé peut être exploité dans les contextes les plus divers et il constitue à parts égales une ressource possible des genres délibératif et judiciaire : nous y reviendrons.
- 30 L'idée essentielle ici est que le mot peut renfermer un important pouvoir expressif, et que certains plus que d'autres mettent à la disposition de l'orateur un potentiel sémantique particulièrement riche. On rejoint la conception ancienne de la notion d'emphase²⁹ (qui correspond à la figure latine de la *significatio*) : il s'agit non pas d'un

procédé bavard et spectaculaire comme nous le pensons trop souvent aujourd'hui (l'emphase s'associe volontiers dans notre esprit aux « effets de manche » de l'avocat ou à une forme très démonstrative et spectaculaire de la prise de parole) mais tout au contraire à un effet de *concentration* de sens. Selon la définition la plus usuelle, l'emphase est le procédé qui consiste à faire entendre davantage que ce que disent les mots :

Il y a emphase lorsque par la parole, on met en évidence quelque chose qui était en puissance. *Et il était étendu dans la grotte immense*³⁰ : Ce qui fait comprendre la grandeur de celle-ci. *Georgius Castriotus*³¹ *fond au milieu des Turcs avec son épée gigantesque, et, au milieu de la mêlée, les met en pièces*. Ces mots condensent l'idée de la force de cet homme. [L'emphase] peut même se concentrer sur un seul mot. *Celui-là est un Orateur ; celui-là est un ennemi*³². Expression dans laquelle dans le mot « celui-là », se trouvent concentrées la force et l'emphase. Il y a cette différence avec la métalepse, que l'Emphase se fait au moyen de mots propres³³.

- 31 L'exemple que propose Quintilien (VIII, 4, § 7) est éclairant : on pourrait, pour émouvoir le public à pitié, s'attarder à décrire les moindres détails d'un crime, en rappeler méthodiquement les circonstances, faire le tableau pathétique des souffrances endurées par la victime, horrifier l'auditoire en mettant devant ses yeux le vivant tableau du sang versé. Mais on peut aussi utiliser des moyens diamétralement inverses en chargeant les mots d'une force de signification particulière. Une phrase courte suffit, dès lors que les silences ou la manière de prononcer soulignent efficacement la gravité des paroles : « *Matrem tuam cecidisti. Quid dicam amplius ? Matrem tuam cecidisti* » (« Tu as tué ta mère. Que dire de plus ? Tu as tué ta mère³⁴. »)
- 32 Les traités consacrés à l'*actio*, c'est-à-dire à la performance en public qui inclut aussi bien la manière de prononcer que la gestuelle de l'orateur, prennent naturellement en compte la technique de l'emphase ; il n'est pas inintéressant de constater que celui de Michel Lefaucheur, l'un des plus complets en la matière, propose comme l'ouvrage plus scolaire de Jouvancy des listes d'adjectifs ou d'adverbes. L'auteur insiste tout particulièrement sur l'adéquation nécessaire entre l'intonation et le sens des mots :

Ma seconde observation est qu'il faut prononcer les mots emphatiques avec emphase, soit pour affirmer bien fort, comme ceux-ci : *Certainement, assurément, infailliblement, indubitablement, nécessairement, absolument, expressément, manifestement*, mots qui demandent une prononciation plus expresse & plus forte ; soit pour louer & rehausser, comme *Admirable, incroyable, incomparable, ineffable, inestimable, éclatant, pompeux, triomphant, illustre, héroïque, auguste, majestueux, adorable*, termes qui veulent estre proférez d'un ton plus magnifique ; soit pour blâmer & détester, comme, *Atroce, énorme, détestable, abominable, exécrable, monstrueux*, tous lesquels doivent estre prononcez d'une voix plus haute & plus émue, soit pour plaindre, comme, *Malheureux, miserable, funeste, lugubre, pitoyable, déplorable, lamentable*, qui estant tous mots tristes, requièrent aussi un accent de mesme. Il faut aussi peser davantage sur les mots de quantité, comme *grand, haut, sublime, profond, long, large, innombrable, éternel* ; aussi bien que sur ceux d'universalité, comme *tout le monde, universellement, par tout, toujours, jamais*. Quant à ceux d'exténuation & de ravalement, comme *chétif, vain, petit, bas, vil, foible*, il les faut prononcer avec une voix plus abaissée, & d'un accent plus dédaigneux. Si un Prédicateur introduit une ame, disant dans le ressentiment de ses grandes infirmités : Quand je cherche la Foy en mon cœur, je l'y trouve si foible, si défectueuse, si languissante, &c. dire cela d'un ton fort élevé & avec une grande contention, seroit une prononciation ridicule, & contre la nature des choses. Ces mots, de *foible, de defectueuse, de languissante*, demandent un accent plaintif, & une voix basse & trainante. Cette distinction de prononciation, outre qu'elle convient

mieux à la chose signifiée par ces sortes de mots, servira encore à la variation de la voix, à laquelle il faut toujours travailler³⁵.

- 33 Parmi les sous-catégories de l'*amplificatio verborum* répertoriées par Quintilien ou Colonia, la plupart constituent des variations d'ordre lexical ou micro-syntaxique autour de l'emphase, qui fait en quelque sorte figure de procédé matriciel : ainsi des jeux de synonymie qui exploitent les différences entre des termes comme *voleur*, *brigand*, *escroc* pour rechercher le potentiel expressif le plus fort, ou des effets de répétition et de reduplication qui visent un effet similaire de concentration du sens. On pourrait faire les mêmes remarques sur les ressources qu'offrent les épithètes ou les groupes apposés. C'est là un aspect auquel l'Ancien Régime a été particulièrement sensible, comme en témoigne la parution, dès le xvi^e siècle, de dictionnaires d'épithètes³⁶ : ces objets singuliers mettent à la disposition des poètes comme des prosateurs un réservoir inépuisable de ressources aussitôt mises au service d'une double esthétique de la *copia* ou de la *varietas* ; mais les orateurs peuvent également puiser dans ces riches « trésors » les outils lexicaux nécessaires à leur art, et en particulier sous l'espèce de l'*amplificatio verborum*.
- 34 Sur ce point, on peut être tenté de récupérer les acquis de la linguistique moderne pour approfondir la leçon des rhéteurs : on peut par exemple tirer parti des propositions de la sémantique lexicale qui distingue entre adjectifs « classifiants » (ceux qui répondent à des données *a priori* objectives – par exemple les adjectifs de couleur) et adjectifs « non classifiants » – ceux-ci se répartissant, en fonction du degré de subjectivité manifesté, entre « évaluatifs sans jugement de valeur » (*petit, grand, large...*), « évaluatifs avec jugement de valeur » (*intelligent/idiot, honnête/malhonnête, beau/laid...*) et « adjectifs émotionnels » (formidable, extraordinaire). Il y a également un grand intérêt à croiser cette catégorisation sémantique avec des critères d'ordre syntaxique : l'on sait que, lorsque la place de l'adjectif n'est pas contrainte (ce qui n'est pas toujours le cas, pour des raisons de rythme ou de sens), l'antéposition de l'épithète correspond typiquement à une valorisation sémantique³⁷. On aura d'ailleurs tendance à souligner cette importance particulière du caractérisant en marquant dans la réalisation prosodique ce qu'Henri Morier appelle un « accent emphatique³⁸ » : même dans le cas d'un adjectif fortement porteur de subjectivité, l'antéposition appelle souvent une intonation particulière et un déplacement de l'accentuation habituelle (par exemple : *une EXtraordinaire aventure*).

b) L'*amplificatio verborum* (2) : réalisations figurales

- 35 Lorsque l'*amplificatio verborum* se traduit par l'utilisation de figures, les choses deviennent sensiblement plus complexes, que ce soit pour des raisons d'ordre technique ou à cause de l'interférence de critères évaluatifs (esthétiques ou même moraux) nécessairement plus labiles et délicats à appréhender.
- 36 Colonia mentionne par exemple la métaphore comme une ressource possible de l'amplification : il s'agit sans doute du trope le plus complexe de tous – donc d'une figure de sens, c'est-à-dire de *détournement* de sens – et la littérature critique est à ce sujet particulièrement abondante. Là encore, il peut être intéressant de faire dialoguer les grands maîtres de l'art oratoire, les auteurs des siècles classiques (dont certains font preuve d'une intuition technique absolument remarquable) et les théoriciens actuels.

- 37 Rappelons par exemple que lorsque les malherbiens ont mis à distance l'emploi de la métaphore (en tout cas des métaphores les plus hardies et les plus spectaculaires), ils l'ont fait en vertu de la définition technique des rhéteurs, qui décrivaient ce trope comme une « comparaison abrégée ». Du Perron explique donc que l'idée de filer une métaphore est en quelque sorte contradictoire avec le fonctionnement naturel de cette figure, qui appelle au contraire la *concentration*. La formule des *Perroniana* est restée célèbre :

La métaphore est une petite similitude, un abrégé de similitude, il faut qu'elle passe vite, il ne faut pas s'y arrêter, quand elle est trop continuée, elle est vicieuse et dégénère en énigme³⁹.

- 38 L'idée d'une puissance de concentration de la métaphore, intrinsèquement liée à son fonctionnement technique, est d'un intérêt évident pour qui tente de rapprocher cette figure de l'*amplificatio verborum*. Mais la lecture des adversaires des malherbiens (celle des derniers « ronsardisants » ou, bientôt, celle des adeptes de l'esthétique mariniste) est elle aussi capitale. Ils insistent davantage sur l'aspect structurellement discordant de la métaphore, comme le fait par exemple Marie de Gournay :

Or non seulement l'ame humaine, à qui la cognoissance est fort plaisante, a le contentement de voir deux objects en lisant la metaphore, comme chacun entend ; mais elle void encore je ne sçay quoy de plus agreable & tres-excellent : c'est l'art de les représenter l'un par l'autre, bien que souvent ils soient esloignez d'une infinie distance ; l'entendement de l'Ecrivain semblant par son entremise, transformer les sujets en sa propre nature, souple, volubile, applicable à toutes choses⁴⁰.

- 39 Cette conception assez radicale est d'une portée considérable, et il ne serait pas abusif d'en trouver des échos jusque dans la théorie de l'image surréaliste proposée par Reverdy. La métaphore est investie d'un immense pouvoir de représentation, qui n'est pas sans rapport, en poésie, avec la puissance démiurgique de l'auteur. En disant que l'on « voit deux objets en lisant la métaphore », Marie de Gournay a déjà l'intuition très forte de la réversibilité fondamentale de la métaphore, bien analysée par les poéticiens modernes⁴¹ : il n'y a pas à proprement parler de sens propre ni de sens figuré, mais bien deux ordres de représentations mentales, suscités *conjointement*, et dont aucun ne prend véritablement l'ascendant sur l'autre. Surtout, en raison de l'irrégularité de la relation prédicative qu'elle induit, il y a dans toute métaphore « quelque chose qui cloche », selon les propres termes de Georges Kleiber⁴² : si l'on dit « Pierre est un lion » pour signifier le courage de Pierre, on utilise un caractérisant qui n'est pas prévu pour être prédiqué d'un homme. Kleiber estime donc, au plan technique, que la métaphore relève fondamentalement d'un usage *déviant* du langage, et réfute les arguments des théoriciens de la pertinence (Dan Sperber et Deirdre Wilson, ou plus récemment Jacques Moeschler) selon lesquels la métaphore aurait vocation à se « banaliser » et à évoluer vers la catachrèse.

- 40 Si l'on comprend, en suivant les pas de Marie de Gournay, que la métaphore est dotée d'un pouvoir de représentation presque infini, qu'elle est fondamentalement surprenante ou même dérangement, et enfin qu'elle ne saurait véritablement se *stabiliser*, on perçoit immédiatement le parti que l'*amplificatio verborum* peut tirer d'une telle figure. Un seul mot peut concentrer une valeur expressive extrêmement forte et démultiplier la puissance du procédé de l'emphase que nous avons envisagé plus haut. On pourrait même tirer parti des apports de la stylistique moderne quant à la gradualité du procédé : une métaphore nominale, qui met en relation directe le « comparé » et le « comparant », est un peu plus directement compréhensible que les

métaphores s'appuyant sur un support verbal, adjectival ou adverbial. D'un point de vue technique, celles-ci exploitent le *motif* de la relation analogique, et il faut pour les interpréter faire un détour logique pour retrouver une relation comparant-comparé : en d'autres termes, ces métaphores, plus abstraites, prédisent en impliquant une autre prédication métaphorique (de type nominal). Elles réalisent pleinement le programme du trope, au sens où celui-ci se conçoit comme une figure de *détournement* de sens.

- 41 Les relations de l'*amplificatio verborum* avec l'hyperbole sont peut-être plus complexes encore, car s'ajoutent aux difficultés de la lecture technique des préoccupations d'ordre esthétique, moral, voire idéologique.
- 42 Sur ce point, il est particulièrement important de se souvenir précisément de la leçon des rhéteurs latins. Dans le système qu'ils ont établi, les choses sont parfaitement claires : l'amplification et l'hyperbole entretiennent toutes deux un lien fondamental avec le lieu du grand et du petit⁴³, mais l'amplification constitue le procédé englobant alors que l'hyperbole n'en est que la déclinaison locale, étroitement figurale. Si l'on fait en revanche de l'amplification un procédé uniquement quantitatif, qui se confondrait peu ou prou avec la *copia* ou la *dilatatio* (comme tendent aujourd'hui à le faire de très nombreux manuels), cette complémentarité disparaît et cela crée une sorte de vide qui ne demande qu'à être comblé. C'est ce qui explique par exemple que Claire Stolz⁴⁴ prenne l'hyperbole comme l'exemple typique d'un procédé se situant à la frontière entre les figures microstructurales (ce qui correspond à son statut classique) et les figures macrostructurales (ce qui serait davantage la place de l'amplification). C'est une lecture stimulante car elle permet de penser de façon souple et dynamique la complémentarité entre ces deux grandes catégories, mais il faut bien comprendre que ce n'est pas une position très orthodoxe.
- 43 De manière générale, comme nous l'avons rappelé plus haut, les théoriciens de l'art oratoire s'emploient à réhabiliter l'amplification et à la défendre contre les attaques portées par les philosophes : l'on ne saurait faire l'économie de cette ressource indispensable, véritable « âme de la rhétorique ». En revanche, l'hyperbole pâtit d'une réputation sulfureuse : on s'empresse de dire que cette figure constitue une grave entorse à la vraisemblance — et donc au bon goût —, qu'elle plaît au peuple par ses outrances mais qu'elle ne saurait être tolérée qu'avec la plus grande parcimonie dans un discours digne de ce nom. Voici par exemple la description qu'en propose le P. Breton :

L'Hyperbole a quelque chose encore de plus-hardi que la Prosopopée ; car elle est toujours excessive ; mais afin qu'elle soit bien reçue, il faut que la passion la fasse naître, comme cet endroit d'Euripide où Hercule parle.

Tant de maux à la fois sont entrez dans mon ame,

Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

Cette Figure fait plus d'impression sur un Auditoire grossier. Car c'est une inclination naturelle au Peuple de vouloir augmenter, ou diminuer les objets ; il ne se satisfait gueres de la pure vérité.

Quoi que l'Hyperbole excède toujours la vérité, elle ne doit pas excéder toute sorte de bornes. Il faut être exact à observer jusques où la bienséance permet d'exagérer.

Les esprits vifs donnent volontiers dans cette Figure, & la poussent souvent trop loin. Nôtre [genie] qui est modeste n'en use que sobrement, en quoi elle tient de nôtre humeur, franche, & sincère, qui ne peut souffrir la fausseté, & le mensonge. Si un Poète françois avoit à décrire la vitesse d'une course, il n'iroit pas jusqu'à la legereté de Camille, qui selon Virgile couroit sur les Epics sans les faire courber, & sur les Flots de la mer, sans se mouïller la plante des pieds.

*Ille vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset Aristas,
Vel mare per medium fluctu suspensa tument
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas*⁴⁵.

- 44 Il est évident que toutes les hyperboles ne fonctionnent pas selon le même régime ; mais tout se passe comme si l'existence même des exemples les plus outranciers suffisait à condamner l'ensemble des usages de la figure. Le vraisemblable, la bienséance et le naturel constituent la sainte trilogie du bon goût et l'on va jusqu'à s'autoriser à penser que Virgile lui-même n'est pas au-dessus de tout soupçon. Les prescriptions de Quintilien, qui affiche déjà de fortes réserves vis-à-vis de l'hyperbole (« *sit ultra fidem, non tamen ultra modum* » : on admet qu'elle outrepassse la vérité, mais non pas la mesure) sont un repère commode pour le Grand Siècle : on élabore les fondements d'une esthétique nationale qui se définit en grande partie par opposition aux « faux brillants » italiens et au « clinquant du Tasse », et l'on condamne dans un même geste les pointes des poètes marinistes et la trop suspecte hyperbole. Bien avant les anathèmes de Boileau, la « doctrine classique » est déjà largement en place⁴⁶, et La Mothe Le Vayer partage déjà les mêmes idées :

C'est pourquoi Theophraste opposant au genre sublime de l'Oraison, celui qu'il appelle froid, nous décrit le dernier pour estre tout dans ceste sorte d'hyperboles. Ainsi quelqu'un ne se contentant pas de dire que Polypheme avoit jetté un rocher plustost qu'une pierre pour se venger d'Ulysse, adjousta que pendant que ce rocher voloient en l'air, il y avoit des chevres dessus qui ne laissoient pas de brouter l'herbe qu'elles y trouvoient. Lors que ceste figure arrive à une telle extremité, ou bien qu'elle est renduë trop frequente, Aristote la nomme à bon droict puerile ; par où il marque la froideur, & la mauvaise affectation de ceux qui s'en servent si mal à propos⁴⁷.

- 45 La « froideur » de ces hyperboles outrancières n'est pas sans rapport avec les « glaces du Nord » où Boileau ensevelit cruellement la tragédie *Pyrame et Thisbé* de Théophile de Viau et sa fameuse pointe finale⁴⁸. Comme l'a finement observé Gilles Siouffi⁴⁹, cette froideur est une métaphore usuelle pour désigner l'effet pathétique raté. En somme, pour être acceptable, l'hyperbole doit rester circonscrite dans les bornes du bon goût (« Les Hyperboles de l'hyperbole sont tout à fait insupportables », écrit encore La Mothe Le Vayer⁵⁰), ou s'accompagner de précautions qui atténuent fortement sa portée :

L'hyperbole est une figure menteuse, qui abuse de la crédulité des auditeurs en leur exagérant les choses avec excès, soit en bien, soit en mal, soit en augmentant, soit en diminuant.

Comme cette figure est extrêmement hardie, elle a toujours besoin de quelque lénitif à la faveur duquel elle puisse parvenir à être crue, lors même que ce qu'elle assure est au-dessus de toute créance. Ces lénitifs sont par exemple ; *il semble que, pour ainsi dire, s'il est permis de parler ainsi, etc.*

Le ton enjoué et badin de Voiture, et les ménagemens qu'il prend dans ses hyperboles, font qu'on les reçoit toujours avec plaisir⁵¹.

- 46 En lisant la conclusion de ce court chapitre tiré d'un manuel tardif à usage scolaire, on voit que le débat n'est pas seulement esthétique : il est largement idéologique. L'outrance, l'expression hyperbolique des passions sont du côté de l'Italie ; la mesure, le bon goût, l'esprit et l'enjouement sont l'apanage des seuls Français. Comme supports figuratifs éventuels de l'*amplificatio verborum*, l'hyperbole mais aussi la métaphore (sensiblement édulcorée par Malherbe) sont donc des ressources dont il convient d'user

avec précaution : le questionnement technique passe ici au second plan, bien après celui portant sur la *valeur*.

c) *L'amplificatio rerum*

- 47 Il ne faut pas penser l'articulation entre *amplificatio verborum* et *amplificatio rerum* en termes de solution de continuité : certains exemples répertoriés par les rhéteurs affichent un caractère mixte et empruntent à l'une et l'autre technique. On peut ainsi concevoir une amplification par énumération et/ou par gradation (*amplificatio rerum*) qui s'appuie sur des effets marqués de répétition lexicale (*amplificatio verborum*), comme le prouve cette illustration empruntée à Albert de Paris :

Il est encore d'une tres-grande utilité de faire une énumération de tout ce qui est renfermé dans un seul mot, comme dans ce mot du Prophete, *maledictus, qui confidit in homine* [Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme]⁵² ; cela est bientôt dit, & n'épouvante guere : mais cela est terrible lors qu'on dit, *il sera maudit dans ses biens, maudit dans ses enfans, maudit dans sa reputation, maudit en sa personne, maudit en sa vie, maudit en sa mort*⁵³.

- 48 La première des catégories mentionnées par Quintilien, l'amplification par gradation (*per incrementum*) fonctionne selon le principe d'une élévation par degrés, du plus bas vers le plus élevé. On pourrait penser que c'est là un procédé naturellement « bavard », puisque le développement consacré à chaque degré implique mécaniquement une augmentation du matériel lexical. Quintilien précise cependant que l'on peut faire l'économie de certaines étapes de la gradation pour parvenir directement au « comble », c'est-à-dire au stade où l'on ne peut plus envisager d'étape ultérieure⁵⁴. Entre les deux extrêmes, toutes les variations possibles semblent autorisées.
- 49 L'amplification par comparaison ne doit pas être confondue avec la comparaison (au sens du terme pris isolément) : en effet, il ne s'agit pas d'un simple ornement (ce à quoi la comparaison simple ne se réduit d'ailleurs pas forcément), ou encore moins d'une comparaison pouvant servir de support direct à la preuve proprement dite⁵⁵, mais d'un procédé qui sert à faire varier la perception d'un être ou d'une chose. De plus, l'amplification par comparaison n'admet pas toutes les formes possibles de comparaison : ainsi Quintilien précise-t-il bien que le procédé doit obéir à une logique allant du plus petit vers le plus grand. On sélectionne donc systématiquement un comparant qui permette de rehausser le prestige du comparé. On peut trouver un exemple assez commun de cette pratique dans les dédicaces liminaires, qui rehaussent fréquemment le mérite du destinataire par le biais de la comparaison :

Sire,

Cette Bergere qui s'oze presenter maintenant devant vos yeux, est celle-là mesme qui autres-fois prenant une semblable hardiesse, fut receuë avec tant de faveurs, par HENRY LE GRAND, de tres-heureuse & tres-glorieuse memoire, Pere de vostre Majesté : J'avois creu en la luy dédiant, que cette ASTREE, que la sage Antiquité a tousjours prise pour la JUSTICE, se devoit offrir à celui qui par ces armes luy avoit donné envie de descendre du Ciel, pour revenir dans les Gaules son ancienne & plus agreable demeure : Mais aussi tost qu'elle a oüy le nom de LÔYS, que vostre Majesté porte, elle a incontinent jugé qu'elle estoit bien plus obligée de se donner à vous, SIRE, puis que par l'election d'une tres-heureuse destinée, s'il est vray que les LOIS soient une mesme chose que la JUSTICE, vostre nom glorieux & le sien, ne signifient qu'une mesme chose : celui de LÔYS ne pouvant estre escrit que l'on n'y lise aussi cette sacree parole de LOYS. Considerant cette heureuse rencontre de vostre Nom, avec vostre loüable inclination : j'avouë que je l'ay prise pour un infaillible augure,

que comme nous avons eu un HENRY LE GRAND, par qui la France chancelante avoit esté relevée & r'afermie, ou pour mieux dire, par qui estant perduë elle avoit esté reconquise ; de mesme nous verrons un LÔYS LE JUSTE, qui lui rendra sa premiere splendeur, & la maintiendra, avec tant de prudence & d'équité, que ce Regne ne sera pas moins admirable ny redoutable, par les fondemens d'une durable Paix, que celui qui est passé l'a esté par la force & par les armes⁵⁶.

- 50 S'appuyant sur le lieu de l'étymologie, cette épître dédicatoire d'Honoré d'Urfé établit surtout une comparaison entre un roi déjà « Grand » et le futur souverain qui le sera encore plus : au roi des temps de guerre succèdera celui de la paix et de la prospérité retrouvées, à la grandeur sanctionnée par l'Histoire succèdera la Justice inscrite dans le « programme » du nom propre (*Loys*) et même du surnom (*Louis le Juste*) : il y a là une fascinante réflexion sur le déterminisme du nom propre, qui n'est pas sans exemple au XVII^e siècle. On pourrait aisément prolonger cette réflexion par une étude des jeux d'antonomase, qui sont une possible transposition de cette catégorie de l'amplification par comparaison : Jean de Wepy mentionne d'ailleurs l'antonomase comme premier cas d'amplification par utilisation des figures.
- 51 L'amplification par raisonnement est peut-être la catégorie avec laquelle le lecteur moderne est le moins familier : son fonctionnement est de type indirect. Pour prouver que le cyclope est d'une force prodigieuse, on le décrit (comme le fait Virgile) utilisant un grand pin ébranché en guise de bâton. Nul besoin dès lors de parler *directement* de la force prodigieuse du cyclope, puisque la grosseur du pin la laisse *indirectement* percevoir. « À vaincre sans péril on triomphe sans gloire » : il suffit donc de souligner l'importance de ces dangers pour que, mécaniquement, la gloire y gagne un lustre nouveau. Voici par exemple ce qu'écrit Nicolas Charpy pour souligner les grands mérites de Louis XIII au moment de la campagne contre les villes protestantes du Sud-Ouest puis lors de la prise de La Rochelle :
- Les obstacles se presentoient pour accroistre le prix de ses actions [...].
[C]omme un torrent que les difficultez irritent, & dont l'impetueuse violence entraine les empeschemens qui peuvent retarder sa course, il ne voit point de ville où la rebellion se soit fortifiée qui ne fasse gloire de le recevoir, & ce que ne peut obtenir sa bonté ne sçauroit eviter sa justice [...]
[...] [L]a mort mesme pour signaler ses coups par la grandeur de ceux qu'elle abatoit, fit mourir les trois Generaux de la ligue ennemie, comme montrant que tous ceux qui voudroient chocquer LOUIS LE JUSTE serviroient de tragiques ornemens à sa gloire⁵⁷ [...].
- 52 Enfin, la quatrième catégorie fonctionne par accumulation (*per congeriem*). Nul doute que c'est là la catégorie la plus naturellement « bavarde », celle peut-être qui est à l'origine de la confusion entre l'amplification « verticale » et l'amplification « horizontale », pour reprendre la distinction que théorise Heinrich Lausberg⁵⁸. Il est donc important de garder à l'esprit que l'augmentation du matériel lexical n'est pas ici une fin en soi, mais correspond à un « effet collatéral ». Cette première difficulté levée, il faut entrer dans le détail des nombreuses sous-catégories. Or chez Quintilien, l'amplification par *congeries* ou accumulation⁵⁹ n'en recèle qu'une : l'amplification par accumulation des définitions (celle qui consiste à proposer plusieurs définitions d'une *même* chose ou d'une *même* personne).
- 53 En revanche, les successeurs de Quintilien ont fait un effort considérable dans ce domaine et ont isolé d'autres sous-catégories possibles : comme le prouve de façon spectaculaire l'exemple de Louis de Grenade, qui fait précéder l'exposé synthétique repris de Quintilien de toute une série de chapitres détaillant les différentes sous-

catégories de la *congeries*, la tentation est déjà très grande d'infléchir la lecture latine de l'amplification dans un sens plus « quantitatif ». Nul doute que la lecture du *De Copia* d'Érasme, très répandue à l'âge classique, favorise ce genre de chevauchements. Il ne faut donc pas ressentir comme opposées, mais plutôt comme complémentaires les deux grandes catégories de l'amplification « verticale » et de l'amplification « horizontale » de Lausberg, c'est-à-dire entre amplification qualitative et quantitative.

54 Outre l'accumulation des définitions, on trouve par exemple chez Colonia⁶⁰ quatre subdivisions supplémentaires :

- accumulation des « adjoints » ;
- accumulation / énumération des parties ;
- accumulation des causes ou des effets ;
- accumulation des conséquences.

55 Là encore, le lecteur moderne risque d'être quelque peu déstabilisé face à un vocabulaire technique dont il n'a plus véritablement l'usage. Les « adjoints » désignent les circonstances liées au temps ou à la personne. Il convient également de bien différencier la notion d'effets et celle de conséquences. Ces dernières correspondent à des « suites nécessaires », alors que les effets ont un caractère beaucoup plus accidentel, comme nous l'indique clairement cet exemple de Bossuet :

Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il puisse porter tous nos crimes et le Père en même temps qui les lui applique si intimement que le Fils de Dieu paraît tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et par une suite nécessaire, investi de toute la rigueur de ses jugements, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de ses vengeances⁶¹.

56 La proposition de Colonia n'est assurément pas la seule possible : ainsi, le *Parterre de Rhétorique française*⁶² distingue :

- accumulation des définitions ;
- accumulation des circonstances des personnes, des lieux, accumulation des contraires (vis-à-vis de leurs contraires), des semblables (vis-à-vis de leurs « dissemblables ») ;
- des temps, des antécédents, des concomitants, des suivants ;
- accumulation des causes, exemples, autorités ;
- accumulation des comparaisons.

57 Globalement, ces sous-catégories se superposent assez bien à celles de Colonia, si ce n'est que les effets et les causes sont rapprochés des « adjoints », que quelques sous-catégories mineures apparaissent (les « autorités », les « concomitants »), et que la palette des procédés liés à la comparaison se répartit selon deux sous-catégories distinctes (l'auteur de ce traité ne tient plus compte de la restriction proposée par Quintilien, et envisage tous les types de comparaisons possibles — *a minore, a pari, a majore*). Inversement, le *Candidatus Rhetoricæ* de Pomey/Jouvancy ne propose que deux subdivisions : l'accumulation des parties et celle des adjoints⁶³.

58 Il apparaît donc assez clairement que la plupart des théoriciens reprennent la quadripartition proposée par Quintilien, quitte à affiner les sous-catégories : les choix pourront se faire en fonction de l'ampleur du volume, ou encore d'options théoriques particulières (Pomey par exemple privilégie très nettement l'*amplificatio verborum* et les procédés microstructuraux, quand d'autres envisageront principalement l'*amplificatio rerum*).

59 Il faut tout de même signaler, avant d'en terminer avec l'*amplificatio per congeriem*, que cette technique est perçue par beaucoup d'auteurs comme un peu suspecte : on craint

naturellement que l'orateur ne « tire à la ligne », et que le fait de basculer vers l'amplification « horizontale » ne fasse perdre de vue les exigences, toujours prioritaires, de l'amplification « verticale ». Ainsi Jean de Wepy recommande-t-il une pratique mixte, particulièrement exigeante. L'idéal serait de se livrer à l'amplification en recourant uniquement à des expressions choisies, raffinées comme des métaux précieux :

L'accroissement qui se fait par addition de substance (qui est bien le plus solide & le vray thresor des esprits capables) ne paroist pas tant de prime abord, sinon aux entendemens polys & desliez, mais ayant une fois esté soumis à la rigueur de la touche, & passé par la coupelle, c'est alors qu'il est jugé de riche alloy, & qu'il a vogue parmy toutes sortes de gens. Il y a tousjours choses nouvelles, il n'y a mot qui n'emporte la piece, il n'y a point de redites inutiles, rien n'y est perdu, les grands discours s'y voyent racourcis dans les sentences pressees, dont on voit briller tout le corps de l'ouvrage, comme une chaisne d'or par l'éclat de ses diamans ; les figures y portent coup, sans mener grand bruit & sans affaireries ; bref il n'y a rien que d'exquis⁶⁴.

- 60 Dans le même esprit, Marc-Antoine de Foix insiste non seulement sur la qualité des éléments retenus, mais aussi sur l'importance de leur *dispositio* interne :

L'expérience fait voir de plus, que la multitude des paroles nuit souvent plus qu'elle ne sert à agrandir les choses ; pourvû que les circonstances qui l'agrandissent, soient bien choisies, bien rangées, bien exactement représentées, la grandeur de la chose éclate d'autant plus, & fait d'autant plus d'impression, que toutes ces circonstances sont exprimées plus précisément, & en moins de paroles⁶⁵.

- 61 On aboutit ainsi à une formulation sans doute quelque peu paradoxale (une multitude de paroles qui devrait *tendre vers* une économie de paroles !), mais c'est là en réalité une façon très réfléchie de penser l'articulation entre « amplification horizontale » et « amplification verticale », au bénéfice de l'essentiel : faire éclater « la grandeur de la chose », ou, dirait Bossuet, sa « juste grandeur ». On peut lire ici le fantasme d'une forme totale de l'art oratoire, dont le modèle parfait constituera l'horizon de tout discours.

5. Les « marqueurs » techniques de l'amplification

- 62 La fréquentation des manuels de rhétorique d'Ancien Régime permet de repérer un certain nombre de « marqueurs » lexicaux dont la technicité pourrait assez facilement nous échapper aujourd'hui, au point d'occasionner d'importants contresens. Les auteurs de cette période, nourris de culture rhétorique, utilisent en effet dans les contextes les plus divers (traités de grammaire, relations historiques, poésie amoureuse, fictions romanesques, etc.) des termes qui, à l'époque, font encore sens, mais dont nous avons aujourd'hui une perception faussée.
- 63 Le plus emblématique est sans doute le verbe *exagérer*, dont les rhéteurs font couramment un synonyme d'*amplifier*. Si on prend la peine de réfléchir à l'étymologie de ce terme (*ex-ager-are*), on retrouve l'idée de l'accumulation, caractéristique de l'*amplificatio per congeriem*. Or, une amplification ainsi fondée sur une rhétorique de l'empilement (des parties, des causes, des effets, des « adjoints » etc.) est facile à repérer lorsqu'elle nous est proposée dans son développement *in extenso*. Les choses se compliquent singulièrement lorsque le verbe *exagérer* est utilisé isolément, par exemple

dans le cadre du discours narrativisé : il résume alors l'intention générale d'une amplification dont le détail ne nous est pas livré.

- 64 Or, ce verbe *exagérer*, dans la langue d'aujourd'hui, a pris une tout autre valeur. Un énoncé comme « Tu exagères » signifie « Tu vas trop loin », et il est généralement chargé d'une axiologie négative. Inversement, la langue classique utilise régulièrement ce terme comme synonyme de « souligner l'importance de quelque chose ». C'est par exemple le cas dans cette remarque de Vaugelas :

Rien autre chose.

Plusieurs croient que cette façon de parler, quoy que familiere à quelques excellens Auteurs, ne vaut rien. Par exemple, si l'on dit *les paroles ne sont rien autre chose que les images des pensées*, ils soutiennent que c'est mal parler, & qu'il faut dire, *les paroles ne sont autre chose que les images des pensées*, ou *les paroles ne sont rien que*, &c. qu'il suffit de l'un ou de l'autre, & que si on les met tous deux, l'un est redondant. Mais il y a beaucoup d'endroits, où pour *exaggerer* [nous soulignons], il est nécessaire de dire, *rien autre chose*, par exemple nous dirions, *mais quand il parle ainsi, que veut-il dire ? rien autre chose Messieurs, sinon*, &c. Il est donc emphatique en certains endroits, mais pour l'ordinaire il est bas, & l'autre façon de parler sans dire, *rien*, est elegante⁶⁶.

- 65 Vaugelas utilise ici le verbe *exagérer* sans complémentation, mais cela reste assez rare dans le cadre de cette acception technique ; la plupart du temps, il s'emploie avec un complément d'objet direct, comme l'illustre cet exemple emprunté où Tristan l'Hermite évoque l'éloquence déployée par Vertumne pour séduire Pomone :

Il semble que sa Dame escoute avec plaisir
Les subtils argumens qu'il tire de sa flame :
Et que cet amoureux, cache un jeune desir
Sous le teint d'une vieille femme :
Tandis qu'il *exagère* avec beaucoup de blame
Ce courage desnaturé
Pour qui le pauvre Iphis mourut desesperé⁶⁷.

- 66 On trouve même très souvent un complément d'objet indirect, absolument typique de cet emploi rhétorique du verbe *exagérer*. Le *Télémaque* de Fénelon, marqué par une quête constante de l'agrément stylistique ou d'une « grâce » de la parole, mobilise pourtant à l'occasion le lexique dans son acception la plus manifestement technique :

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoctès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris, il me *représenta* sa conduite droite et modérée ; il *m'exagéra* ses services ; en un mot, il fit tout ce qu'il falloir pour me persuader qu'il était trop bien avec lui⁶⁸.

- 67 Cette présence de termes spécialisés dans des textes qui ne se présentent pas comme des traités de théorie rhétorique ou des commentaires à la dimension méta-réflexive affirmée, nous rappelle que la culture du lectorat de l'époque classique en matière d'art oratoire est sensiblement plus précise que la nôtre : même si l'on se souvient que le *Télémaque* fut écrit pour servir à l'instruction du Duc de Bourgogne, son caractère fictionnel semble bien peu compatible avec une telle minutie technique, sauf effectivement à supposer que le lexique de l'art oratoire fait très largement partie d'un bagage culturel commun. Autre remarque : cet emploi transitif indirect est particulièrement fréquent en contexte de rhétorique délibérative ou judiciaire, ce qui indique clairement que l'exercice de l'amplification est loin d'être réservé au seul genre épidictique.

- 68 Dans cette citation de Fénelon apparaît également le verbe *représenter*, qui n'est pas un simple verbe de parole typique de la langue du XVII^e siècle mais marque très souvent une intention de soulignement conforme à la logique de l'amplification. Dans cette phrase, il semble d'ailleurs que la frontière entre l'épithète et l'attribut du COD soit assez poreuse : on pourrait parfaitement comprendre « Il me représenta que sa conduite était droite et modérée ». Cette construction du verbe avec une conjonctive pure est assez fréquente en langue classique, y compris dans le cadre d'emplois réfléchis, selon une logique délibérative d'auto-persuasion :

Alors elle *se representa* les larmes aux yeux, que les objects les plus charmans abusoient les creatures vivantes ; que le nombre nous faisoit paroistre les choses la moitié plus grandes qu'elles n'estoient ; qu'il n'y avoit point d'esclat si brillant qui ne passast plus promptement qu'un éclair, et que la fortune ennemie de la constance, disposoit à sa volonté des Sceptres et des Couronnes⁶⁹.

- 69 Dans cet exemple tiré de la littérature romanesque — la communication de Suzanne Duval, dans le présent numéro d'*Exercices de rhétorique*, nous invite à relire soigneusement ce corpus avec un œil de rhétoricien — le marqueur lexical de l'amplification permet une insertion élégante des maximes. Le verbe *se représenter* joue un rôle assez similaire à celui des démarcateurs de sentences (*car, sachant bien que...*) que l'on rencontre habituellement dans la littérature romanesque du premier XVII^e siècle (typiquement en régime d'hyperbate⁷⁰). Mais on intègre ici davantage ces énoncés à la logique du personnage : celui-ci « réalise l'importance » des sentences, et le remplacement du présent gnomique par un imparfait d'attraction souligne cet effort d'adaptation au contexte de la fiction romanesque.
- 70 Il ne saurait être question ici de dresser une liste exhaustive de tous ces marqueurs lexicaux : signalons simplement qu'ils sont particulièrement nombreux (*augmenter, aggraver, grossir, montrer, monter au doigt, montrer dans toute son étendue, souligner, faire voir, faire comprendre, faire connaître, faire valoir, élever, relever, mettre au comble, donner du lustre...*). Ces verbes ou locutions verbales trouvent des relais naturels dans les substantifs correspondants (*augmentation, aggravation, illustration...*) ou dans la plupart des adjectifs ou adverbes évaluatifs (*merveilleux, prodigieux... / merveilleusement, prodigieusement, gravement...*) : tous ces mots ne sont pas systématiquement des outils techniques, mais il faut toujours se poser la question, à l'époque classique, de leur possible signification rhétorique. Il faut également être sensible à de possibles effets de combinaison, comme le montre l'analyse que réserve Cécile Lignereux au tour *représenter grièvement* dans la correspondance de Madame de Sévigné.
- 71 Symétriquement, on pourrait dresser la liste des marqueurs techniques de l'atténuation, qu'il s'agisse des verbes (*atténuer, diminuer, amoindrir, réduire, exténuer, alléger, ravalier...*) ou de leurs correspondances nominales, adverbiales ou adjectivales.
- 72 Ces indices lexicaux sont de toute première importance pour repérer non seulement des stratégies rhétoriques localisées, mais également pour comprendre la dynamique propre à certains genres littéraires : la consolation, véritable « marque de fabrique » de Malherbe et de ses écoliers, en serait sans doute le meilleur exemple⁷¹. Selon l'avis des « secrétaires » comme des rhéteurs qui se sont intéressés aux sous-catégories du genre délibératif (notamment Vossius), ce genre appelle typiquement une première phase où l'on entre dans les vues de la personne affligée et où on « amplifie » avec elle les mérites de la personne disparue, puis une seconde phase, largement antithétique, où l'on effectue un travail « d'atténuation » pour l'inviter à modérer son deuil

— l'atténuation qui minimise ou « diminue » étant, comme nous l'avons vu d'emblée avec la première citation de Bossuet, l'inverse de l'amplification.

Conclusion

73 Ce parcours théorique, on le voit, reste bien lacunaire : il appelle de nombreux prolongements, aussi bien théoriques que pratiques. Nous n'avons fait qu'esquisser quelques lignes directrices, mais de nombreux points mériteraient des développements beaucoup plus conséquents : les rapports entre la théorie « latine » de l'amplification et la rhétorique grecque, l'analyse de l'action de l'orateur (geste et voix), l'étude détaillée des sous-catégories, l'analyse de la dimension visuelle ou auditive de l'amplification, celle des métaphores utilisées par les rhéteurs pour parler de l'amplification (le levain, le luth ou même... la poudre à canon !), le repérage méthodique des exemples les plus canoniques, qui circulent d'un traité à un autre avec quelques possibles variations... Les articles qui suivent envisagent de façon très efficace et concrète différentes possibilités d'application sur corpus (de façon nécessairement transversale lorsqu'il s'agit des grammairiens étudiés par Cendrine Pagani-Naudet, de façon plus directe s'agissant des corpus littéraires avec Florent Libral, Cécile Lignereux, Suzanne Duval et Sophie Hache). Je remercie très chaleureusement les différents auteurs d'avoir accepté d'aborder leurs textes selon cet angle d'approche très technique et particulier. Ils offrent ainsi aux lecteurs d'*Exercices de rhétorique* plusieurs exemples très concrets qui mettent en évidence, chacun dans son champ propre, l'urgence qu'il peut y avoir à s'approprier des notions perdues de vue, mais dont le rendement herméneutique est absolument considérable.

NOTES

1. Je tiens à remercier très chaleureusement Christine Noille-Clauzade, Francis Goyet et Benoît Gain pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée, aussi bien pour la relecture des différents textes réunis ici que pour l'annotation érudite du texte de Louis de Grenade : ce travail n'aurait pas été possible sans leur concours. J'associe à ces remerciements Ludvine Raimondo, ingénieur d'études de l'équipe RARE, qui a assuré avec beaucoup de soin la mise en ligne de ce numéro d'*Exercices de rhétorique*.

2. O. Reboul, *La Rhétorique*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1984, p. 25.

3. Voir notamment, à propos du *Moyse sauvé* de Saint-Amant (1653), l'article de G. Genette, « D'un récit baroque » dans *Figures II* (1969), Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1979, p. 195-222. Le critique distingue trois modèles complémentaires d'amplification : l'amplification « par intervention », qui correspond aux adresses du poète à sa Muse ou à Dieu, l'amplification « par développement » qui désigne une exploitation détaillée de la trame très économique du récit biblique, et l'amplification « par insertion », qui consiste à intégrer des épisodes sous forme analeptique ou proleptique (ce sont des processus digressifs bien connus, le genre de l'épopée excluant par convention un déroulement purement chronologique). Genette envisage donc l'amplification selon une logique strictement quantitative.

4. Platon, *Gorgias*, 451b-481b (dialogue entre Socrate et Polos).
5. Traduction d'É. Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
6. Plutarque, *Vies des dix orateurs*, « Isocrate », 838f ; dans Plutarque, *Traité*, t. XI-2, Paris, Les Belles Lettres, 1981, traité n° 55, trad. M. Cuvigny, p. 59. Cf. la traduction Amyot : « C'est l'art de faire les choses grandes petites, & les petites grandes » (Plutarque, *Œuvres morales*, Bâle, Th. Guerin, 1574, t. 2, f. 483D).
7. Début de son *Panegyrique*, § 8 (p. 42), mais parmi d'autres éléments définitoires, le tout n'ayant rien de dépréciatif : « la nature de la parole est telle qu'on peut s'expliquer de bien des façons sur le même sujet, rendre petites les grandes choses [*ta te megala tapeina poièsaï*] et donner de la grandeur aux petites, exposer de façon nouvelle les idées anciennes et parler de façon classique sur les événements récents » (trad. G. Mathieu, dans Isocrate, *Discours*, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1938). G. Mathieu note que la double formule « rendre petites les grandes choses etc. » « provient des sophistes de la seconde moitié du v^e siècle. Éphore (fr. 2 = F. H. G., I p. 234, Muller) la reprend et la précise ». Pour sa part, M. Cuvigny renvoie à Hermogène (*Peri ideôn*, dans Spengel, *Rhetores graeci*, II, 396, 8-10) et au *Brutus* de Cicéron (§ 47), où celui-ci attribue la formule à Gorgias, sous la forme « *hoc oratoris esse maxime proprium, rem augere posse laudando uituperandoque rursus affligere* » (« Gorgias [...] estimait que la qualité essentielle de l'orateur était, en parlant pour une chose, de la faire valoir et inversement, en parlant contre, de la déprécier », trad. J. Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1923). — Isocrate reprend dans son *Panegyrique* (§ 143) la formule *megala poièin*, mais cette fois dans un contexte ironique et dépréciatif : « Et voilà les plus royaux et les plus majestueux de ses actes [les exploits guerriers du Grand Roi], ceux dont ne cessent jamais de parler les gens qui veulent exalter les actes des barbares [*ta tôn barbarôn megala poièin*]. » Henri Estienne, qui signale ce passage, pose comme équivalente la formule française « *Faire les choses grandes* », dans « *Vous faites les choses trois fois plus grandes qu'elles ne sont* », paroles adressées « à ceux qui louent au-delà de la vérité » (« *de iis qui res verbis extollunt supra veritatem* » ; dans le *Thesaurus Graecae Linguae*, s. v. *megas*, Paris, Firmin Didot, 1842-1846, t. V, col. 654b-c).
8. Montaigne, *Les Essais*, I, 51 « De la vanité des paroles », éd. P. Villey, Paris, PUF, 1978 (1^{re} éd. 1924), t. I, p. 305. Nous remercions Francis Goyet d'avoir attiré notre attention sur ce passage. L'anecdote concernant Périclès figure chez Plutarque, *Vie de Périclès*, chap. 14, dans les *Vies Parallèles*, éd. R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Laffont, « Bouquins », 2001 [1957-1983], t. I, p. 222.
9. Plutarque, tout début des *Apophtegmes laconiens*, « Agésilas », 3, 208c (dans Plutarque, *Œuvres morales*, éd. F. Fuhrmann, Paris, Les Belles Lettres, 1988, t. III, traité n° 16).
10. Jean de Wepy [ou Wapy], *Adresse pour a[c]querir la facilité de persuader et parvenir à la vraie éloquence*, Paris, Cardin Besongne, 1636 (2^e éd.), p. 159 ; François La Mothe Le Vayer, *La Rhétorique du Prince*, Paris, Augustin Courbé, 1651, p. 81 ; Domenico Colonia (s. j.), *De Arte Rhetorica Libri Quinque*, Hagae Comitum, Petrus Paupie, 1739 (dix-neuvième édition, la 1^{re} étant de 1704, d'après Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, s. v. Colonia), p. 66.
11. Colonia, ou son éditeur, met ici la note suivante, qui lave Isocrate du soupçon de sophisme : « *ta mikra megala poièin* [en caractères grecs]. *Isocrates, pater eloquentiae dictus à Tullio, vixit annos centum* » Nous traduisons : « “Rendre grand ce qui est petit.” Isocrate, que Cicéron [*De Oratore*, II, 10] nomme le père de l'éloquence, vécut cent ans. » Les mots en grec sont la reprise de Plutarque dans les *Vies des dix orateurs*, voir note 6.
12. *De Arte Rhetorica*, op. cit., p. 66 (notre traduction) : « *Ineptè prorsus ac ridiculè facere mihi videntur, qui perperam interpretantes Isocratis verba, Amplificationem cum vulgo ita definiunt: Amplificatio, inquit, est oratio, quæ ex parvis magna facit; seu quæ res exiguas verbis exagerat, & in majus attollit.* »
13. Notre traduction. Le texte latin figure dans les *Partitiones oratoriae* (*Divisions de l'art oratoire*), § 53.

14. *De Arte Rhetorica*, op. cit., p. 67 (notre traduction) : « *Quid igitur sibi volunt hæc verba: Gravior quædam affirmatio? R. Gravissima illa affirmatio, de qua hîc agitur, nihil aliud est quàm vehementius quoddam copiosiusque dicendi genus, quo rei vel dignitatem & amplitudinem, vel indignitatem & atrocitatem, pondere verborum & enumeratione circumstantiarum ita demonstramus, ut non animos auresque prætervolet; ut fermè fit, cùm res leviter ac strictim attinguntur; sed ut feriat animos, permoveat affectus, & audientium memoriæ penitus insideat.* »

15. Bossuet, *Sermon sur la Prédication évangélique*, éd. C. Cagnat-Deboeuf, Paris, Gallimard, « Folio », 2001, p. 81 ; la citation est tirée du Psaume *Salvum me fac* (Psaume 11/10, verset 2). On ne saurait trop insister sur l'intérêt que les spécialistes de rhétorique peuvent avoir à fréquenter la littérature de prédication : on y trouve fréquemment la transposition directe des préceptes édictés par les « rhétoriques de la chaire » qui fleurissent à l'âge classique. Les sermons, panégyriques ou oraisons funèbres, dans lesquels s'exhibent assez naturellement les rouages de l'art l'oratoire et où le lexique affiche une dimension technique très affirmée, apportent ainsi une aide extrêmement précieuse à qui souhaite, en complément de la lecture des traités théoriques, comprendre finement le fonctionnement des différents outils de l'art oratoire. L'étude de Florent Libral, dans la présente livraison d'*Exercices de rhétorique*, en apporte un témoignage éclatant.

16. L'exorde de ce panégyrique consiste précisément en un commentaire de ce paradoxe : « *Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.* » (S'il y a quelqu'un parmi vous qui paroisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage : *I Cor.*, 3, 18).

17. Tertullien, *Adversus Marcionem*, XI, chap. 27 (Migne, *Patrologia latina*, 2, col. 316-317).

18. Tertullien, *De carne Christi*, V, début (Migne, *Patrologia latina*, 2, col. 761A).

19. Bossuet, *Panégyrique de saint François d'Assise*, éd. de l'abbé B. Velat et d'Y. Champailier, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1961, p. 235 sq. Nous soulignons.

20. Charles Vialart, *Tableau de l'éloquence française, où se voit la maniere de bien écrire*, Paris, s. l., 1632, p. 202-204.

21. *Divisions de l'art oratoire (Partitiones oratoriae)*, § 27, traduction H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 2002 [1924] : « *Sed amplificatio quamquam habet proprium locum, sæpe etiam primum, postremum quidem fere semper, tamen relicuo in cursu orationis adhibenda est, maximeque cum aliquid aut confirmatum est aut repressum. Itaque ad fidem quoque vel primum valet. Est enim amplificatio vehemens quædam argumentatio, ut illa docendi causa, hæc commovendi.* »

22. *Ibid.*, § 52 : « *Augendi autem et hic est proprius locus in perorando, et in cursu ipso orationis declinationes ad amplificandum dantur, confirmata re aliqua aut repressa.* » (Traduction H. Bornecque : « Élargir les sujets trouve sa place surtout dans la péroration ; mais au cours même du discours, des digressions sont permises en vue d'une amplification, quand on a apporté une preuve ou réfuté celle de son adversaire. »)

23. G. Molinié et J. Mazaleyra, *Vocabulaire de la stylistique*, Paris, PUF, 1989, p. 14.

24. Boileau, *Traité du Sublime ou du Merveilleux dans le Discours. Traduit du Grec de Longin*, dans *Œuvres Diverses du Sieur D****, Paris, Denis Thierry, 1674, p. 30 ; et dans Boileau, *Œuvres complètes*, éd. A. Adam et Fr. Escal, Paris, Gallimard (Pléiade), 1966, p. 359-360.

25. *Ibid.*, p. 30 (nous soulignons).

26. *Op. cit.*, § 53 (« Elle produit son effet par le choix des mots et par le fond », trad. H. Bornecque).

27. *Op. cit.*

28. *Candidatus Rhetoricæ, olim a Patre Franc. Pomey Digestus, In hac Editione novissima a P. Josepho Juvencio Auctus, Emendatus et Perpolitus, Ad usum Regii Ludovici Magni Collegii Societatis Jesu.* Paris, Jean Barbou, 1712, Livre IV, ch. 2, p. 142-144. L'ensemble du Livre IV est consacré à l'amplification. Le traité du P. Jouvancy, l'un des plus complets sur cette matière, fera prochainement l'objet d'une édition commentée, élaborée conjointement par l'équipe RARE de l'université de Grenoble et par un groupe de chercheurs dirigé par Delphine Denis (Université Paris IV) appartenant à l'équipe Sens, Texte, Informatique, Histoire (STIH).

29. Pour une mise au point sur cette valeur ancienne du terme, voir M. Levesque et O. Pédeflous dir., *L'emphase, entre copia et brevisitas, XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, PUPS, 2009.
30. Virgile, *Énéide*, III, v. 631-632 : il s'agit du Cyclope, dont Ulysse et ses compagnons guettent le sommeil pour pouvoir lui crever l'œil.
31. Georges Castriota (1405-1468) est le prince albanais surnommé Scanderbeg que Montaigne cite au tout début des *Essais* (I, 1, op. cit., p. 7). Après avoir abjuré l'islam, il s'illustra dans des guerres contre les Turcs. Sa vie est racontée par Paul Jove (Paolo Giovio), *Commentarii delle cose de' Turchi con gli fatti e la vita di Scanderbeg*, Venise, Alde, 1541 (*Scanderbeg. Commentaire d'aucunes choses des Turcs & du seigneur George Scanderbeg*, Paris, D. Janot, 1544). La citation condense un passage de Jacobus Pontanus, s. j., *Attica Bellaria*, Francfort, God. Schonwetter, 1644, p. 312, article LXVI, intitulé « *Gladius, & robur Scanderbegi* ». Le héros envoie son épée à l'empereur turc, et nul dans la cour de celui-ci ne sachant la manier, l'empereur soupçonne quelque tricherie. À quoi Scanderbeg répondit que non : il avait bien envoyé sa propre épée, « *acinacem suum, quo in praeliis vteretur : verum manum, & brachium suum, quo medios Turcas proscindere, transuersos diuidere, integroque artus detruncare solebat* ».
32. Ce second emploi d'ille évoque Marulle (1458-1500) : « *Ille, ille hostis erat* » (*Epigrammata*, III, 37 « *De exilio suo* », v. 41). La formule *ille orator*, elle, est très attestée.
33. Jacques Hautin (s. j.), *Rhetorica adolescentum ingeniis accommodata. Item facilis methodus orationis et amplificationum*, Liège, Henri et Jean-Mathieu Hovius, 1654, p. 116 (nous traduisons) : « *Emphasis est, cum ex aliquo dicto latens aliquid eruitur. Jacuitque per antrum immensum. Ex quo intellige illius magnitudinem. Georgius Castriotus ingenti acinace medios Turcas di[s]cindebat, & medios dividebat. Ex quibus viri robur collige. Fit etiam unico verbo : ille Orator : hic ille hostis est. Ubi in voce hic ille, vis & emphasis inest. Differt à metalepsi, quod Emphasis verbis propriis fiat.* »
34. Selon Jean Cousin, il s'agit d'un exemple forgé par Quintilien, ou peut-être emprunté au vaste corpus des tragédies anciennes dont beaucoup ont été perdues.
35. Michel Lefaucheur, *Traité de l'action de l'Orateur, Ou de la prononciation et du geste*, Paris, Augustin Courbé, 1657, p. 182-185.
36. Nous renvoyons sur ce point à l'étude de Sophie Hache dans le présent numéro d'*Exercices de Rhétorique*, ainsi qu'au volume qu'elle a réuni avec A.-P. Pouey-Mounou : *L'Épithète, la rime et la raison. Les Dictionnaires d'épithètes et de rimes dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, sous presse.
37. Voir notamment les analyses de G. Moignet, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 46-49.
38. H. Morier, *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*, s. v. ACCENTS, Paris, PUF, 1961 : « Accent emphatique : accent qui, dans la langue expressive, traduit l'intensité du sentiment. Il frappe les mots-valeur, mais n'intervient pas lorsque ces mêmes mots sont présentés par la raison raisonnante. »
39. Cité par F. Hallyn, *Formes métaphoriques dans la poésie lyrique de l'âge baroque*, Genève, Droz, 1975, p. 167 ; voir aussi J. Rousset, *L'Intérieur et l'extérieur*, Paris, José Corti, 1976, en particulier p. 57 sq. sur « La querelle de la métaphore ».
40. *Les Advis, ou les presents de la Demoiselle de Gournay*, Paris, Toussaint du Bray, 1634, p. 266.
41. Voir notamment P. Dubois, « La métaphore filée », *Le Français moderne*, t. 43, n° 3 (juillet), 1975, p. 203-213.
42. G. Kleiber, « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux », dans N. Charbonnel et G. Kleiber dir., *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, PUF, 1999, p. 83-134.
43. Voir Quintilien, *Institution oratoire*, VIII, 4, § 29 : « *Scio posse videri quibusdam speciem amplificationis hyperbolen quoque ; nam et haec in utramque partem valet ; sed quia excedit hoc nomen, in tropos differenda est.* » « Je sçay que l'hyperbole peut aussi passer pour une espece d'amplification. Et véritablement elle est fort propre soit à amplifier les choses, soit à les exténuer. Mais comme

elle consiste en un mot qui est excessif dans sa signification, ainsi que son nom mesme le donne à entendre, nous la rangerons parmi les tropes » (traduction Gedoyn, Paris, Grégoire Dupuis, 1718).

44. C. Stolz, *Initiation à la stylistique*, Paris, Ellipses, 1999, p. 92 : « Ces catégories sont [...] loin d'être étanches, et la même figure peut fort bien être classée tantôt dans une catégorie, tantôt dans une autre. L'hyperbole est ainsi classée tantôt figure de mot, tantôt figure de pensée. »

45. [Breton], *De la Rhétorique selon les preceptes d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien, Avec des exemples tirez des Auteurs Sacrez & Profanes tant Anciens que Modernes* <note manuscrite à l'encre sur l'exemplaire X18482 de la BNF : « par le Sr Breton, Curé de St Hippolyte »>. *Divisé en Trois Livres*, Paris, Grégoire du Puis, 1703, p. 262-264. La première citation est une traduction de deux vers (v. 1245-1246) de l'*Hercule furieux* d'Euripide, déjà mentionnée dans le *Traité du Sublime* traduit par Boileau (ch. XXXII) ; la seconde est tirée de l'*Énéide*, VII, v. 808-811.

46. Voir à ce sujet le livre fondateur de R. Bray, *La formation de la doctrine classique en France*, Paris, PUF, 1927.

47. François La Mothe Le Vayer, *Considerations sur l'Eloquence françoise de ce temps*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1638, p. 97.

48. Boileau, *Préface de 1701*, dans *Satires, Epîtres, Art Poétique*, éd. J.-P. Collinet, Paris, Gallimard, « Poésie/Gallimard », 1985, p. 50 : « Veut-on voir au contraire combien une pensée fausse est froide et puérile ? Je ne saurais rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir que deux vers du poète Théophile, dans sa tragédie intitulée *Pyrame et Thisbé*, lorsque cette malheureuse amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrame s'était tué, elle querelle ainsi ce poignard : *Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître / S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !* Toutes les glaces du Nord ensemble ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ! »

49. Gilles Siouffi, « Le problème du "froid" et de l'outrepassement de l'expression au XVII^e siècle », texte à paraître dans les actes du colloque « Vices de style et défauts esthétiques, XVI^e-XVIII^e siècles » organisé par C. Barbaferi et J.-Y. Vialleton, université Paris-Sorbonne, 5-7 juin 2014.

50. La Mothe Le Vayer, *La Rhétorique du Prince*, op. cit., p. 81.

51. [Anonyme], *Rhétorique françoise, à l'usage des jeunes demoiselles*, Paris, Bossange et Masson, 1811, p. 382-383.

52. Jérémie, 17, verset 5.

53. Albert de Paris, *La véritable manière de prêcher selon l'esprit de l'Evangile. Où après avoir supposé la Rhétorique ordinaire, on fait des reflexions tres-utiles pour rendre un Sermon judicieux & chrétien*, Paris, Jean Couterot et Louis Guérin, 1691, p. 150-151.

54. L'exemple canonique de ce fonctionnement économique est « Il a tué sa mère », que nous avons déjà mentionné. Il suffit éventuellement de répéter ce constat tragique pour bien faire sentir le poids du crime, mais il est impossible d'aller au-delà, dans les idées comme dans l'expression.

55. Cette précision figure dans la *Rhétorique de l'Eglise* de Louis de Grenade, V, 15.

56. Honoré d'Urfé, *L'Astrée, Troisième partie*, Paris, Toussaint du Bray, 1619, « Epistre au Roy » (non paginée).

57. Nicolas Charpy, *Le Juste Prince ou le Miroir des Princes, en la vie de Louis le Juste*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1638, p. 20, 24-25 et p.69.

58. *Handbuch der literarischen Rhetorik* (1960), rééd. Stuttgart, Steiner Franz Verlag, 1990, § 1244, s. v. *amplificatio*, II (nous citons la trad. anglaise, *Handbook of Literary Rhetoric*, éd. D. E. Orton et R. D. Anderson, Leiden, Brill, 1998, p. 604) : « *The broadening of expression (horizontal amplification : cf. Curtius pp. 281, 483 ; Faral p. 61) is the automatic result of the forms of expression of vertical amplification, which at the same time represent a broadening of expression if the aim to heighten is subordinate to the mere ornatus-purpose. This may be the case in the incrementum (§ 403), in the congeries (§ 406), in the disiunctio (§ 739 : ornat et amplificat orationem). It is consistent therefore when in the Middle Ages*

horizontal amplification is called amplificatio (Faral p. 61). The difference between vertical and horizontal amplification is already clearly recognized by [Longin.] 12.1 (cf. § 406), the term auxesis being reserved for horizontal amplification. » (La référence « 12.1 » de Longin correspond au chapitre X du *Traité du sublime* dans la traduction Boileau.)

59. Nous adoptons cette traduction du latin pour stabiliser la terminologie, mais on remarque que certains rhéteurs utilisent les terme de « multiplication » (René Bary, *La Rhétorique Française*, où pour principale augmentation l'on trouve les secrets de nostre langue, par René Bary Conseiller & Historiographe du Roy, Paris, Pierre Le Petit, 1665 ; l'abbé de Bretteville, *L'Eloquence de la Chaire et du Barreau, selon les principes les plus solides de la rhétorique sacrée et profane*, Paris, Denys Thierry, 1689), d'« entassement » (Wepy, *op. cit.*) ou même de « roulades » (le *Parterre de Rhétorique française, Emaillé de toutes les plus belles fleurs d'Eloquence qui se rencontrent dans les Œuvres des Orateurs tant anciens que modernes*, Lyon, Claude La Rivière, 1659).

60. Colonia, *op. cit.*, p. 39-44.

61. Bossuet, *Sermon pour la Purification de la Vierge*, *op. cit.*, p. 54.

62. *Le Parterre de Rhétorique française*, *op. cit.*, p. 98-99.

63. Jouvancy, *Candidatus rhetoricae*, *op. cit.*, p. 139-141.

64. Jean de Wepy, *op. cit.*, p. 160-164.

65. Marc-Antoine de Foix, *L'Art de prêcher la parole de Dieu, contenant les regles de l'éloquence Chrétienne*, Paris, André Pralard, 1687, p. 324-325 (nous soulignons).

66. Vaugelas, *Remarques sur la langue française*, Paris, Veuve Jean Camusat et Pierre Le Petit, 1647, p. 321.

67. Tristan L'Hermite, *Les Plaintes d'Acante*, v. 197-203, dans *Les Poésies galantes et héroïques du Sieur Tristan L'Hermite*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1662, p. 11 (nous soulignons).

68. Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, ch. XI, éd. J.-L. Goré, Paris, Garnier, p. 359 (nous soulignons).

69. François de Gerzan, *L'Histoire Africaine de Cleomede et de Sophonisbe*, Paris, Claude Morlot, 1628, t. III, p. 820 (cité par H. Wentzlaff-Eggebert, *Der Französische Roman um 1625*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1973, « Münchener Romanistische Arbeiten » Heft 35).

70. Que l'on nous permette de renvoyer ici à notre propre étude : « Aspects de l'hyperbate dans *L'Astrée* », dans *Inverser, ajouter : formes et enjeux de l'hyperbate*, Actes du colloque international du groupe « Textyle » tenu à l'université Paris-Sorbonne et à l'Ecole Normale Supérieure les 9 et 10 juin 2010, dir. A.-M. Paillet-Guth et C. Stolz, Paris, PUPS, 2011, p. 271-281.

71. Le contexte idéologique du néo-sénéquisme accompagne le nouvel essor de ce genre : voir N. Doiron, « Poétique de la consolation classique. L'exemple du *Recueil* (1627) de Faret », *XVII^e siècle*, n° 237, octobre 2007, p. 779-798. Pour une approche plus spécifiquement rhétorique, voir notre propre étude, « L'*amplificatio*, l'*attenuatio* et l'exercice de la conciliation : l'exemple des lettres et poèmes de consolation du premier XVII^e siècle », numéro sur *La conciliation* dirigé par O. Leplatre et M.-H. Servet, *Les Cahiers du G.A.D.G.E.S.*, université Lyon III, n° 11, 2013, p. 125-138.

AUTEUR

STÉPHANE MACÉ

Université Grenoble Alpes – RARE Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution